

SERVIR PLUSIEURS MAÎTRES

Régis Debray

Association Médium | « Médium »

2014/4 N° 41 | pages 4 à 19

ISSN 1771-3757

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-medium-2014-4-page-4.htm>

!Pour citer cet article :

Régis Debray, « Servir plusieurs maîtres », *Médium* 2014/4 (N° 41), p. 4-19.

DOI 10.3917/mediu.041.0004

Distribution électronique Cairn.info pour Association Médium.

© Association Médium. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

RÉGIS DEBRAY

Servir plusieurs maîtres

Le soleil, le corps, le calendrier, les horloges et les portables ne battent pas la même mesure. Dans cette cacophonie temporelle à chacun de trouver sa cadence personnelle.

« C'est le temps notre maître – tu trouves le truc du temps – de l'actuel – tu baises tout le monde – c'est facile. Je parle : la musique du temps, pas les faits qui eux sont rien, chérie bonne pour hebdomadaires, les extraordinaires histoires toujours si niaises – des redites d'un siècle à l'autre – mais la musique du temps change et n'est jamais la même d'un siècle à l'autre » Louis-Ferdinand Céline.

Polyphasés nous sommes. Jusqu'ici, pas de problème, il en va ainsi depuis des siècles. Le problème vient du *déphasage*, qui est le lot de notre siècle. Pas de la vitesse en soi, ni même de la multiplication des allures que nous sommes amenés, nous, les multitâches, à épouser, au gré de nos polyphoniques activités. Mais d'un décalage accentué entre l'invariance des *biorythmes* (systole-diastole), l'insistance des *ethno-rythmes* (fêtes et coutumes) et la croissance accélérée des *techno-rythmes* (flashes et news). En atteignant leur vitesse de libération, celle de la lumière, ceux-ci décollent des régularités d'ordre cosmique et des habitudes d'ordre ethnique. « En

1950, un ordinateur effectuait mille opérations par seconde. Aujourd'hui, on atteint trente-trois milliards de milliard d'opérations par seconde. Ce sera mille milliards de milliards en 2019... » Décollage de l'ingénierie, décalage des horloges, intérieure, sociale et numérique, affolement des aiguilles.

En quoi cette *dérégulation chronique* concerne-t-elle le médiologue ? Parce qu'elle illustre, dans notre rapport existentiel au temps, la question matricielle qui nous est propre : que fait l'innovation technique aux scansionnements indérogeables du système solaire, à ceux, constants, de notre physiologie et aux pliures reconfortantes du temps social ? Il y a le temps fils de nos inventions. Il y a le temps père de nos servitudes. Comment peuvent-ils s'entendre ? Quels rapports entre « l'éternité par les planètes », chère à Blanqui (« Tous les hôtes de notre planète, nous restons prisonniers du moment et du lieu que les destins nous assignent dans la série de ses avatars ») et la nanoseconde de notre électronique. Quels ricochets, l'acquis prothétique, sur l'inné et l'hérité ? Comment la *plante humaine* peut-elle harmoniser des métronomes à ce point décalés ?

Le métronome a forme pyramidale et suggère l'image de la pyramide pour schématiser les différents « pas de temps » superposés ou plutôt combinés, dont le désajustement, l'écartèlement ne contribuent pas peu au « malaise dans la civilisation ».

Premier étage, astronomique, le tic-tac de la terre : jour/nuit, été/hiver, veille/sommeil, aube/crépuscule. Deuxième étage, culturel : les mélodies ethniques – chaque société greffant sa partition sur cette trame systématique et solaire, avec des broderies de son invention – ides, décades ou semaines, calendrier religieux ou politique, heures fastes et jours ouvrables. Troisième et dernier étage, technologique : les rythmes de l'urgence induits par la médiosphère, moyens de

déplacement, d'archivage et de communication, eux-mêmes à renouvellement rapide.

La musique intime du temps, berceur ou pétaradant, varie d'amplitude en fonction des équipements collectifs. Et donc de l'histoire techno-économique. L'intendance, ici, ne suit pas, elle précède le tempo. Dans les sociétés agraires, le temps astronomique et biologique donne le *la*. Dans les sociétés industrielles, avec l'apparition de l'électricité et du chemin de fer, le geste auguste du semeur tourne à l'image d'Épinal, le rythme de vie urbain n'est plus assujéti au saisonnier et au circadien. Avec l'électronique et bientôt le numérique, la dématérialisation aidant, les fêtes carillonnées gagnent l'écomusée et les *time-codes* changent d'unités de mesure. La nanoseconde rentre en scène.

Bien sûr, ceci n'a jamais tué cela, on a toujours plus d'une pendule à la maison, autant d'horloges que d'identités. L'art de vivre, qui s'apprend avec les années, consiste à mettre en consonance, comme les mots dans une phrase, plusieurs échelles de temps, disons à vivre au même moment selon plusieurs fuseaux horaires. J'écris ces lignes à la main (rythme lent), aux alentours de midi, début de ma courbe descendante (mon énergie intellectuelle tombe en panne à la mi-journée). Le portable sonne, je décroche et réponds, rappel d'un rendez-vous imminent (rythme ultra-rapide), socialité ascendante l'après-midi, avec visites et rencontres. C'est la fin juin, fin de l'année scolaire, fin des corvées, détente en perspective. Mais début de l'année littéraire, tensions en perspective, cent romans à ouvrir et à discuter pendant l'été, jusqu'à la rentrée. J'ouvre le journal : grimace. J'ouvre la fenêtre : sourire. Si je passe de l'amble de l'année en cours, où l'humeur connaît un moment printanier, à l'allure d'une vie, où le moment est assez morose puisque c'est le passage de la maturité à la sénilité (« le petit nirvana cruel du

milieu de la journée d'été », se retrouve, transposée à l'échelon du dessus, dans la sèche lucidité du dernier quart d'heure d'une existence). Je dois téléphoner à un ami juif de Tel-Aviv : j'éviterai de le faire un samedi, sait-on jamais. Et ferai bien de me souvenir, dans un mail à une copine chilienne, que là-bas, on sort les chandails et les chaussettes. Ainsi que l'histoire d'un individu, qui se compte en années, s'enchâsse dans l'histoire d'un pays où l'on compte par siècles, celle-ci dans l'histoire des civilisations, qui se compte par millénaires, et celle-là dans la succession des temps géologiques, où le million d'années est l'unité de compte la plus fine, nous encastrons sans trop de peine les uns dans les autres nos espaces et paliers temporels. Mais le fait est, chacun en fait l'expérience, que nous avons de plus en plus de mal à nous appartenir, à nous tailler une chambre à soi, une durée à part – harcelés que nous sommes, chaque dix minutes, par une sonnerie, un couinement, un mail, un flash ou une obligation techniquement imposée. L'évasion, la prise de congé, la longue haleine ou le repli n'ont jamais été, convenons-en, aussi difficiles d'accès, dans la société de l'accès, et pour cette raison même.

Qu'est-ce qui s'édifie au fur et à mesure de cette déconstruction-reconstruction du métronome ancien ? Comment réinventer un équilibre entre des battements de plus en plus asynchrones ? Quelles transactions sont en cours, et quelles autres possibles, entre pulsations du corps, plis du pays, précipité des machines et ballet des planètes ?

Tel pourrait être, grandiloquence mise à part, le propos de ce numéro de *Médium* intitulé « Rythmes ».

1. La base rythmique

« L'éternité, c'est la mer allée avec le soleil. »
Saluons sa politesse : elle ne pouvait mieux se faire accepter. L'ordre dans le mouvement (Platon) rend le monotone supportable, l'alternance fait passer la redondance. Avec les saisons et les marées, la nature bat la mesure, invariable et rassurante. Caprices de la météo mis à part, tourbillons et tornades, cyclones et anticyclones, séisme et catastrophes, on sait d'avance à quoi s'en tenir, sur le fond des choses : clair / obscur / neige / soleil, marée montante et descendante, semailles et récolte. Pas de bougisme de ce côté-là, pas plus que de décollage dans le statut zoologique du *sapiens sapiens* avec ses besoins immuables (acquisition alimentaire, désir sexuel, défense du terrier). Faut-il rappeler que notre culture numérique a pour inventeur et utilisateur le même plantigrade omnivore qui guettait le mammoth, il y a quarante mille ans dans la savane – même câblage nerveux, même carcasse ostéo-musculaire, mêmes instincts organiques ? Comme le signale Leroi-Gourhan dans *La mémoire et les rythmes (Le geste et la parole, tome 2)*, la mémoire animale est dans l'espèce, la mémoire humaine dans l'ethnie, via la langue, et la mémoire « mécanique », aujourd'hui numérique, dans l'humanité. Mais l'animal parlant n'efface pas l'animal tout court ni l'ordinateur, le mammifère qui se guide sur les étoiles et les vents, ni les artefacts du sommet, la base pulsionnelle de la physiologie humaine. Dut-on passer, avec un truisme, pour un esprit chagrin, voire réactionnaire, rappelons qu'il n'y a pas de machines à raccourcir les jours d'été, à accélérer les cycles solaires (vingt-huit ans) ou lunaires (dix-neuf ans), ni à décaler les équinoxes sur l'écliptique. Rien de nouveau sous le soleil, ni dans l'hypothalamus. Les cadences planétaires informent notre vie – comme s'en aperçoit le spéléologue ou le mineur bloqué dans son boyau et l'astronaute aussi, totalement destabilisé par la rupture d'équilibre rythmique. Seuls les morts

sont constants. L'eau stagnante croupit. Le vivant est alternance, yin yang, scansion et pulsion. La poésie à forme fixe a quelque chose de plus vif, de plus chaud que la prose, de par la strophe, la rime et la métrique. Elle avance en cadence, comme nous avec les bras et les jambes. La grande sœur de l'action n'est pas la philosophie mais la poésie ; c'est elle « l'animatrice du songe des vivants », parce qu'elle en épouse le souffle et sait marcher à notre pas. Supérieure est sa puissance d'impression, dans le cœur et la mémoire, de par sa force unifiante, défilante et concertante. Elle a le don de rassembler, surtout en temps de guerre, quand il faut aller au plus simple, une deux, une deux. Platon divise les esprits, en pour et en contre ; Homère soude et confédère. L'amateur de rap et de slam, qui renchérit sur la percussion, peut s'autoriser d'une vue rétrospective de paléontologie : « le tonus humain est lié à la création de rythmes ascendants » (Leroi-Gourhan). En quoi les régimes de parti unique ou les longues dictatures, au rythme descendant et à ce titre mortellement ennuyeux, qui ne mettent bientôt plus rien ni personne en mouvement, peuvent être dits contre-nature, par défaut d'aller-retour. Le génie quasi-animal des démocraties est plus protecteur : il prévient le soubresaut par l'alternance et le calme plat par un balancement électoral à date fixe (du moins tant que l'équivalence des équipes et des partis supposés opposés ne tourne pas à la balançoire). Mettre de l'autre dans le même peut passer en définitive pour une ruse de la nature, comme on en connaît tant dans l'histoire. Si l'inertie, c'est la matière, le va-et-vient, le tic-tac, c'est la vie.

2. L'horloge ethnique

C'est aussi la société. Dans notre rameau zoologique, celui des mammifères supérieurs, où l'ethnie se substitue à l'espèce comme critère de rassemblement, le pré-conditionnement biologique

se tempère d'une reformulation ethnique. Ce n'est pas seulement une touche esthétique ajoutée à une contrainte fonctionnelle inévitable, même s'il y a toujours une esthétique pleine de sens dans la stylisation des outillages (le couteau, le vase ou le moulin) comme la couleur d'une cravate ou le tweed d'un costume. Chaque groupe humain a son style, sa façon de domestiquer l'espace et le temps, ou en d'autres termes, de refaire de la nature avec de la culture, et ce, dès l'origine, avec des chants, danses et percussions aujourd'hui disparues, mais aussi des marques de chasse et des incisions sur l'os toujours visibles – rythmes graphiques qui décalquent et humanisent à la fois les respirations environnantes. La division du mois en semaine n'est pas inscrite dans la nature, mais dans la Bible. Les rythmes culturels – qu'ils soient auditifs, optiques, gestuels, alimentaires ou poétiques – relie machinalement notre petite machinerie individuelle à un groupe d'appartenance dont les traits particuliers, assez inimitables, ne sont pas partageables par le monde entier. Il faut se nourrir, soit, mais un Mexicain dîne à 22 heures 30 et un Nord-Américain à 19 heures 30. Et les parterres rectangulaires du jardin à la française battent l'espace d'une toute autre façon que la surface de sable blanc japonaise ponctuée d'un ou plusieurs rochers noirs et rythmée par des ondulations marines, concentriques ou non. Ces régularités vernaculaires assurent un confort psychique à chaque membre du groupe, dont la survie exige toujours le maintien d'un collectif auquel s'intégrer, et qu'il puisse se survivre, lui aussi. Un *demos* sans *ethnos*, sans accent, sans langue, sans style, en apesanteur, cela n'existe que dans les utopies politiques ou les futurismes sur papier. Cette empreinte ethnique, largement inconsciente tant qu'on reste chez soi, ne nous apparaît que si on change de milieu. Pas plus que l'art de faire la guerre, l'amour ou des tableaux, fût-il dit post-moderne, ne se libère d'un tempérament ou d'un héritage national. La voiture de sport anglaise,

la coupe italienne, le riz thaïlandais ont la vie dure. Résilience salvatrice. Ce sont curieusement les dieux qui nous ont le mieux servi à humaniser le temps cosmique. Ce qu'on appelle religion, d'un mot hélas trop connoté, furent des outils de création de pauses et d'intervalles. Année liturgique, fêtes et heures, carêmes, ramadan, parcours de pèlerinage, rites, costumes et lieux saints. Ce carroyage ethnique de la planète, pour le pire et le meilleur, l'a incrustée de ses rides et de ses traces, esthétiques, monumentales, philosophiques, gastronomiques, pacifiques et guerrières. Là encore, on a refait de la nature en modulant les rythmes de base, en mimant les successions répétitives des cycles naturels : égrenage du chapelet, balancement du buste dans la prière, prosternations en cadence, psalmodie des offices. La spéciation ethnique – ou la fureur de se distinguer – a plus d'une corde à son arc. Le sabotage de la bourrée bretonne, la cornemuse irlandaise, la valse viennoise à trois temps, répondent sans doute au même besoin de superposer du symbolique à du physique, de marquer sa petite différence, de façon disons également narcissique, mais moins valorisante.

3. Le chaos chronique

L'ouragan de l'indistinction – ou l'effet de souffle de la modernité technique – en est venu à chahuter l'emploi du temps de tout un chacun. Il ne fait pas qu'aplanir les haies ou lisser les aspérités culturelles par l'uniformisation des standards et des artefacts (l'équivalent dans l'urbanité du remembrement rural dans le bocage). Il porte en lui, au-delà de la disparition des parures et des costumes, un entremêlement des fuseaux, un fractionnement des agendas.

Sans rentrer ici dans le détail des facteurs qui se surdéterminent l'un l'autre, pointons en quelques uns.

a) *Le déclin des régulateurs rituels.*

L'État n'est plus le maître de nos horloges. Il a même perdu la sienne pour épouser l'agenda, incohérent et spasmodique, des médias centraux. L'ex-puissance publique, qui n'est plus stratège mais réactive, hystérisée qu'elle est par l'élection de demain matin, le flash et la petite phrase, court, tel le coq décapité, d'une urgence à l'autre, comme, au plan international, d'une bouffée télévisuelle à la suivante, sans mémoire.

L'Église n'ordonne plus le calendrier, l'année liturgique ne met plus en branle qu'une poignée de fidèles, et l'église catholique doit inventer des événements médiatiques (restauration architecturale, transport de cloches, fêtes JMC, visites papales, etc.) pour ne pas disparaître totalement des agendas. Ces armatures sociales écroulées, chacun peut se bricoler dans son coin ses rendez-vous et ses jours fériés. Nos fêtes nationales ont perdu leur pouvoir de convocation, comme nos fêtes religieuses transformées en kermesse du commerce.

Sans oublier l'éclatement des *familles*, contrecoup de l'urbanisation. Chaque membre, son écran à un bout et l'autre de la pièce, à temps et contretemps. Évanescence des points fixes qu'étaient le repas en commun et le déjeuner du dimanche. Je viens à table si et quand je veux.

b) *L'accélération*, mille fois décrite, des nouvelles technologies, où s'est opéré en une décennie ou deux le glissement du *circuit court au court-circuit*, de la perte de contrôle dans les salles de marché sur les flux financiers jusqu'à notre présentisme ordinaire. Télévision, détection, diffusion. Satellites. Info continue. Direct. Temps réel. Multiplication des chaînes. Engorgement cathodique, puis vertige numérique. Inutile d'épiloguer. Citons seulement sous le titre

« l'accélération numérique », un article du *Monde* sur le nouveau site Pluzz de France-Télévision : « Être présent partout, tout le temps et sur tous les supports. C'est en quelque sorte le credo en trois volets de la politique numérique de France-Télévision. Donner et prendre position sans attendre, quitte à renvoyer parfois l'image d'une activité frénétique et dispersée : la stratégie n'est certes pas totalement inédite, mais le groupe public semble vouloir appuyer encore un peu plus sur le champignon » (*Le Monde*, 30 mars 2014).

c) *Le triomphe effectif* (sur le rêve socialiste et l'idée républicaine) du *capitalisme financier*, où la course au profit (productivité, rentabilité, compétitivité) signifie partout, *time is money*, la chasse aux temps morts, ces manques à gagner que sont ces moments où l'individu ne consomme, ne communique, ne produit rien. Les nouvelles doivent être toujours plus fraîches pour être consommées, et le client toujours mieux branché. C'est ainsi que les compagnies aériennes envisagent d'autoriser le téléphone en vol (ce que fait déjà Singapour Airlines), soit la possibilité de rester connecté pour répondre à l'urgence des communications professionnelles. Il faut bien, de temps à autre, reconstituer la force de travail et l'appétit de consommation, mais combattre la rêverie, superflue, et rentabiliser le sommeil, avec en ligne de mire le salarié qui ne dort jamais, n'est plus une utopie fantaisiste (voir *Le capitalisme à l'assaut du sommeil*, éd. Zones). Il y a une concordance entre la nature olympique du progrès technique (*citius, altius, fortius*) et le « plus ça va vite, plus ça rapporte ». La techno fait la course, le capitalisme aussi. Et les méfaits du second se branchent sur les bienfaits de la première. Le bref optimal s'impose dès le début du machinisme, et Valéry dans les années 1920, s'en alarmait déjà : « Le temps est passé où le temps ne comptait pas. L'homme d'aujourd'hui ne cultive guère ce qui ne peut point s'abrégé. L'attente et la constance pèsent à notre

époque, qui essaye de se délivrer de sa tâche à grand frais d'énergie » (*Variété*, Pléiade, p. 1045). Toutes les machines (sauf celle de Tinguely), jusqu'aux jetables actuels, sont destinées à économiser l'effort et donc à nous faire gagner du temps. De la couche-culotte (le temps du lavage) au micro-onde (le temps de cuisson). L'incitation au « tout tout de suite », excitée par l'argent-roi, s'est faite norme, idéal et devoir.

d) *Les bavures de la mobilité*. Les moyens de transport ayant pris une avance considérable, la nouvelle vélocité de nos déplacements s'est révéée contagieuse, jusqu'à nous fouetter les sangs là où il n'y avait pas lieu de s'énerver. Nous découvrons le monde de plus en plus jeune, y circulons sans peine, mais voyageons de moins en moins bien à travers les années, et dans les chronologies. Le trajet Paris-Moscou a été réduit, sur deux siècles, d'un facteur 10, mais le temps de lecture de *Guerre et Paix* n'a pas varié d'un pouce. Il nous faut quatre heures et non plus quarante jours pour gagner la capitale des tsars, mais toujours quatre ans au moins pour apprendre à parler russe. Neuf mois pour la gestation, dix ou quinze ans pour l'apprentissage d'un métier, et le double pour faire un homme à peu près sensé. L'espace est infiniment plus facile à comprimer que le temps. On peut tenir pour sans espoir les tentatives de décalquer nos capacités de transport sur nos capacités de compréhension, ou les moyens de la sidération sonore et visuelle sur ceux de la transmission intellectuelle et morale. La ritournelle « faut se bouger le cul, pied au plancher, plein gaz, le temps à raz bord, la vie à cent à l'heure », néglige le fait que la domestication des durées ne peut décalquer celle des distances et que l'invention de la pilule à apprendre les langues étrangères n'est pas pour demain. L'intérieur a d'autres « pas de temps » que l'extérieur, et *l'homo numericus*, qui rêve parfois de savoir-éclair comme de télétransportation, son principe de Peter.

4. Symptômes

La collision des agendas, jointe à la préemption du temps libre par « l'événement exceptionnel », épidémie qui bouleverse jusqu'au calendrier sportif (« créer l'événement », soit l'inverse d'une probabilité d'apparition, étant devenu l'alpha et l'oméga du marketing) fait de la girouette un sur-adapté, et met de beaux esprits en état d'apesanteur (démentant l'adage que penser, c'est peser). Dans la société du clic et du couper-coller, où chacun tire la couverture à soi, où gain et vitesse se donnent la main, il y en a beaucoup qui la perdent : notamment l'insouciant, le ruminant, l'impécunieux, le bénévole et l'altruiste. On ne compte plus les *accidentés du temps nouveau*. C'est un écosystème cruel, où le gagnant-gagnant n'est qu'un slogan publicitaire.

Parmi les gagnants : l'urgence humanitaire, le quart d'heure de célébrité, la malbouffe, la *flash-mob*, l'écho de presse, le tweet, le hit-parade, la petite phrase, le clip, le montage cut, le choc des photos, les boîtes boum boum, etc. Parmi les perdants : la légende des siècles, le point virgule, la patience du concept, les formules de politesse, le travail du deuil, le livremontument, le « tombeau », le programme, sans oublier l'industrie de l'armement (un système d'armes, c'est trente ans entre la conception et le retrait du service), et l'art du détour stratégique.

Sans vouloir dresser la liste des victimes sociales et autres du « faut que ça roule, faut que ça bouge », quelques unes méritent, me semble-t-il, l'hommage de la nation. Dans le paysage politique, le *militant communiste*, balayé par un rock-and-roll sans pitié, rappelons-nous le débit ralenti, traînant et rocailleux de ses leaders totalement inadapté au rythme radiophonique (Laurent, Frachon, Duclos...). *L'art oratoire*, avec ses périodes, ses préambules, ses

envolées. Les *grands projets* qui s'accordent plus à un septennat qu'à un quinquennat. La notion même de *parti*, architecture complexe et délibérative, déphasée jusqu'au ridicule. Dans les apparitions présidentielles, le *fauteuil* et la position assise, vieux symbole de majesté (le pharaon et le Christ sont toujours assis au centre de la fresque et du tympan, avec des malheureux debout ou s'agitant autour d'eux). Le président de demain, pour sa conférence de presse, regagnera bientôt son pupitre en petite foulée, après demain au pas de course. Dans l'ordre esthétique, le déclin des *arts lents* à fabriquer comme à consommer. En littérature, la vogue des carnets intimes, journaux, fragments et notes. En peinture, la montée du non-figuratif, la perte du « métier », pinceau ou burin, dont Leroi-Gourhan notait justement qu'ils coïncidaient avec « une technicité démanualisée » et la diminution de l'activité manuelle chez l'urbanisé ordinaire qui, à force d'appuyer sur un bouton, ne saura bientôt « rien savoir faire de ses dix doigts » – petite Poucette pouvant se contenter d'un seul. Le *pitch* remplace le tour de main, le plasticien quittant l'atelier pour rejoindre les classes cérébrales, adaptées à une société de service et de signes. La disparition des *petits formats* dans l'art contemporain peut s'imputer, elle, à l'extrême rapidité du coup d'œil de l'amateur passant à travers la foire à toute vitesse : seul le tape-à-l'œil peut retenir son attention. Un peu partout, la crise des *vocations et des engagements* à caractère institutionnel ou sacramental, religieux ou militaire, inévitable dès lors que l'institution à tir long est là pour servir les individus à tir court.

Santo subito ! Que peuvent bien signifier des *vœux perpétuels* quand je dois pouvoir changer de vie à tout instant ? Dans un monde où la durée de vie des objets raccourcit encore plus vite que ne s'allonge la vie des usagers, où la concession perpétuelle au cimetière est passée de quatre-vingt dix neuf à quarante ans, où le veuvage en ville dure une semaine ou deux (en 1914,

deux ans et demi de deuil pour la veuve en noir et un an pour l'orphelin), le serment devient aussi irréaliste et désuet que le mariage devant monsieur le curé. Aussi insupportable que *l'ennui*, où mûrissaient les grands desseins adolescents, ou *l'ange qui passe* dans un dîner en ville – quand « chaque atome de silence est la chance d'un fruit mûr ». Notons que, côté clic-clac, les gardiens d'une certaine éthique en photographie se rangent également parmi les victimes : « Si tu avais *Life* ou *Time Magazine* dans les mains et s'il y avait une image incroyable à l'intérieur, tu resterais une semaine à la regarder. Aujourd'hui les meilleurs photos restent en page d'accueil des sites des grands quotidiens cinq minutes avant d'être remplacées par d'autres. Nous sommes entourés de bruit, les gens cliquent puis s'en vont, peu importe si la photo est bonne. Internet, c'est la mise à jour constante du vide, une machine à oublier », (Michaël Kamber, in *6 mois*, 2014).

Une chose semble claire : l'emballage de la section rythmique n'est pas, pour l'orchestre et la salle, un facteur arrangeant ni fédérateur. Il élargit le fossé entre générations. Avantage à la jeunesse connectée. Après l'écriture et l'imprimé, l'informatique est historiquement le troisième grand coup sur la tête de l'ancien. Il accroît aussi les inégalités sociales. Avantage aux riches, les maîtres des réseaux. La vitesse devient un marqueur de classe. *Le golden-boy* fonce, le paumé poirote. Le pouvoir, c'est toujours celui de faire attendre les autres, et le privilège du nanti, par la fonction ou les revenus, c'est de ne plus faire la queue nulle part, dans les aéroports, à l'opéra ou à l'arrêt d'autobus. *Le farniente*, qui crucifie le pauvre comme une honte, est avec le silence le luxe suprême, la récompense ultime du gros bonnet, l'homme qui loupe son temps parce qu'en temps ordinaire il n'a jamais le temps.

5. Traitements

Rassurons-nous. Inutile de sonner le tocsin ; les mutations, ruptures et révolutions, c'est toujours moins grave qu'on ne croit. Gageons que le *speedé* n'aura pas le dernier mot, ni le zappeur, ni le *branché*. La sagesse du corps veille au grain, ainsi qu'aux délais de maturation, *homéostase* oblige. L'heure est au recyclage, les boucles sont de retour, le temps fléché va s'incurver. De même que les organismes vivants ont un régulateur thermique pour équilibrer dépense et production de chaleur, et rester ainsi à température constante, les animaux humains ont un « chronostat » pour corriger les excès de vitesse machinique par des surcroûts de lenteur domestique, afin de rester à *temporalité constante*.

L'effet-jogging, notre assurance-vie, vaut aussi pour les tourmentes du temps vécu. On leste le grand remuement médiatique avec les moyens du bord, et les techniques de décélération, ruses du déconnecté et arts du débranchement – *slow-food, slow sex, slow science* –, défrayent la chronique de nos milieux tourbillonnants. Le *just on time* revalorise, ré-accrédite le *temps juste*, comme le lièvre et la tortue, et le TGV, le tortillard suisse. Les livres sur le « bon tempo » et le « vivre à propos », – à mi-chemin, eût dit Montaigne entre « l'oisiveté croupie » et « l'embesognement épineux et pénible » –, emplissent les librairies. C'est que les agités du bocal finissent par se fatiguer, et fatiguer tout le monde. La vitesse, ça se soigne (et notre ami Virilio ne devrait pas se mettre martel en tête). L'écologie n'y a pas peu contribué. Le tout-béton s'est soigné par le camping et l'art du jardin (et pour ceux qui ont les moyens, par le lagon, le voyageur et la poutre apparente). Le trépidant et le convulsif assurent déjà leurs arrières et leur avenir par l'art ressuscité de la conversation, le Vélib, la marche à pied, le yoga, le tai-chi et cent autres compléments respiratoires

venus démentir la plainte valéryenne d'avant-guerre : « Se laisser aller, idéal impossible ». Non-obligation *chronostatique*. Flânerie *thérapeutique*.

À voir comment la série télévisée retrouve, avec ses « saisons », les bonhomies de la nature ; comment l'économie de l'attention, devenue la ressource rare par excellence est l'objet des plus grands soins ; comment le paquebot et la croisière (dont la disparition a tant endommagé les œuvres littéraires au long cours) reviennent en grâce après le *jet* ; comment le long plan séquence retrouve les agréments du cinéphile gavé de clips et de montage cut. On se dit une fois de plus qu'il y a un temps pour tout. Toute libération emporte avec elle une nouvelle servitude. Eh bien, si l'invention technique, dans un premier temps, nous a libéré des asservissements cosmiques, biologiques et géographiques, en nous asservissant elle-même, dans un deuxième temps, à ses rythmes, ses urgences et ses lois propres, nous ne sommes pas dépourvus de moyens, pour un troisième temps, en remettant de l'ordre dans le chaos, du fixe dans le mouvement et du prévisible dans l'imprévu, de nous libérer de notre libérateur, ce qui sera sans doute l'une des tâches du siècle à venir.

RÉGIS DEBRAY écrivain.
